

## Des bras pour le travail et la guerre

Tout Yéménite qui en fera la demande recevra une de mes toiles gratuitement... Pourquoi? Parce que dans la culture de ces gens, accrocher dans sa maison un tableau au mur ne se fait pas. Un Yéménite peut avoir des images de saints, de rabbins. Il aimera certainement les tapisseries. Il n'a pas de tableau représentant un paysage ou un événement social. Je sais que c'est une question de tradition. "Tu ne feras aucune image sculptée..." et ils sont attachés à la tradition... »

Le peintre **Ouri Lifshitz** expliquant le fossé culturel entre les communautés dans une interview à un hebdomadaire de Tel-Aviv, 27 septembre 2002

\* \*

Les enfants de *Saba David*, tous nés et élevés à Tel-Aviv, ont bien mieux vécu que leur père. Ils acquièrent une expertise professionnelle. Même la plus grande des filles, Mazal, femme de ménage dès son plus jeune âge trouva vite une vocation de cuisinière et travailla chez des familles en vue de Tel-Aviv. Elle devint un cordon bleu de la cuisine ashkénaze, excellent dans les mets comme le *gefilte fish*, le gâteau *appfel-strouedel* avec *shlagzahn* (crème chantilly) jusqu'à ses quatre-vingts ans passés. Une des jeunes sœurs de mon père et un frère firent des études universitaires. Mon père passa ses années de formation dans l'organisation paramilitaire du Palmach avec ses compagnons de « l'amélioration de la mer ». La conscription de trois ans terminée, il revint à Tel-Aviv à vingt ans et se mit à chercher un travail. Sa sœur Mazal était employée par la riche famille Fromchenko qui possédait en participation l'usine de chocolat Elite. Elle leur demanda d'aider son frère et M. Fromchenko se montra fort disposé. Il pria mon père de venir le voir à son bureau.

On l'adressa au secrétariat général pour qu'il remplisse un formulaire sur ses données personnelles. Lorsqu'il le rendit à l'employée, elle montra sa désapprobation en corrigeant ostensiblement ce qu'il avait écrit.

« Ces Shvartse, », laissa-t-elle échapper en yiddish en s'adressant à l'autre secrétaire, « ils ne savent même pas écrire correctement leur propre nom ». Ainsi, au lieu du nom de famille Yeshua, elle écrivit Joshua en lettres capitales<sup>1</sup>.

1. En hébreu, Yeshua signifie « Salut » ou « Délivrance », en relation lointaine avec le nom biblique Joshua.

Mon père s'en amusa. Comme il était issu de l'enseignement religieux, le *Talmud Tora*, son hébreu était parfait. Vu qu'il était natif de Tel-Aviv, que sa mère et sa sœur travaillaient comme domestiques et lui comme garçon de courses, son yiddish était assez bon. De fait, il avait développé une réelle sympathie pour la langue allemande apprise au contact de ses amis du Palmach, jeunes rescapés de la persécution nazie.

La secrétaire d'Elite, elle-même nouvelle immigrante avec une faible connaissance de l'hébreu, n'était pas la seule à avoir des préjugés. Quand mes parents annoncèrent qu'ils allaient se marier, les amies de *Savta Chaya* lui demandèrent avec un certain tact : « A-t-elle choisi un mari yéménite parce qu'elle "était dans la gêne" ? » Le père de la jeune mariée trouva un prétexte pour se dispenser de la cérémonie. Mes parents, déterminés, ne permirent pas aux perturbateurs de remettre en cause le projet d'un mariage qui dura soixante-deux ans jusqu'à la mort de mon cher père en 2009.



Mes parents Zahara et Moussa Yeshua le jour de leur mariage, 19 avril 1948.

Ils se marièrent en 1948, près de l'endroit où retentit la déclaration historique de la création de l'État d'Israël, un mois plus tard. La cérémonie eut lieu dans une salle de mariages, rue Pinsker, près du cinéma Mugarbi, qu'un rabbin yéménite avait l'habitude de louer. Depuis, ce lieu connu a été rasé – comme d'autres à Tel-Aviv – pour permettre la construction de magasins et de bureaux. Le marié eut une heure de retard. Il arrivait directement de Modiin où des combats étaient en cours. La mariée était en pleurs et les invités fort embarrassés. Mais bientôt ce souvenir ne fut plus qu'une anecdote familiale de plus.

Le jeune couple sous-loua une chambre à un tailleur. Celui-ci élevait avec sa femme quatre filles dans un petit rez-de-chaussée rue Shatz, en bas de Dizengoff, la rue à la mode. La guerre d'Indépendance, la *Nakba* ou la « catastrophe » pour les Palestiniens, faisait rage quand mon père fut sérieusement

blessé dans un combat quelques mois plus tard. Je vins au monde un an après qu'il eut recouvré miraculeusement, disait-on, la santé. La famille s'agrandissant, il ferma le balcon de la chambre pour en faire une petite cuisine.

Les temps étaient durs. L'État imposait des restrictions. Dans l'album de famille, on voit mes parents avec une tomate, rareté acquise au prix d'un troc compliqué. Pendant un temps, nous gardâmes une cage à lapins dans la cour, près du balcon de la cuisine. Ce furent les premiers et derniers animaux domestiques de mon existence. Ils faisaient l'admiration de tous les enfants du quartier. Toutefois, je découvris quelques années plus tard, à mon grand désarroi, qu'ils étaient destinés à enrichir notre régime alimentaire trop pauvre en viande fraîche à cause des coupons de rationnement. Mon père avait acquis une belle expertise en abattage de lapins pendant son temps dans l'organisation paramilitaire préétatique du Palmach. Au début des années quarante, il avait suivi avec ses camarades le « Programme du Mont Carmel ». Le plan consistait à installer toute la population juive à la campagne au cas où le général Rommel aurait gagné la guerre contre les Alliés, envahi l'Égypte et marché sur la Palestine. Quand le rabbin Elazar Shach, âgé de quatre-vingt-dix ans, traitait les Israéliens laïcs de « mangeurs de lapins »<sup>2</sup>, nous savions qu'il désignait notre famille.

L'été 1952, nous déménageâmes à Ramat Hachayal<sup>3</sup> au fin fond de Tel-Aviv. Mon père, handicapé par sa blessure de guerre, avait droit à une habitation dans des lotissements construits pour les anciens soldats. Nous avons trente-cinq mètres carrés avec un dallage de béton gris et, pour la première fois, des toilettes privées côtoyant un robinet de douche et une évacuation au sol. Dans la cuisine de ma mère trônait un réfrigérateur électrique, le seul dans le voisinage. Ce luxe tapageur, adopté déjà quand nous habitons rue Shatz, avait sidéré les voisins. Ma mère l'avait acheté de seconde main pour éviter d'attendre deux fois par semaine la livraison des pains de glace. Très dévouée à son travail, elle se remit à enseigner très rapidement après ma naissance, me laissant aux soins des filles du tailleur. Pendant les pauses à l'école, elle courait à la maison pour me nourrir au sein. Elle ne se souciait guère des remarques pédantes des vieilles dames qui la

2. Dans une réunion politique en mars 1990.

3. Quartier du nord-est de Tel-Aviv (« Les Monts des soldats »).

houspillaient pour cette mode primitive et complètement désuète de nourrir sa petite.

Ramat Hachayal était entouré d'espaces vierges et sauvages. La nuit, nous entendions clairement le cri des chacals. Les samedis d'hiver, nous nous aventurons dans de longues promenades pour traquer les cyclamens, les anémones et les jonquilles blanches. C'était un petit paradis pour les enfants des lotissements; ma jeunesse fut particulièrement comblée. La première année de notre installation, ma mère ouvrit un jardin d'enfants dans notre petit appartement. Aussi avais-je à ma disposition un nombre de jouets à faire rêver pour l'époque.

D'un point de vue purement économique, le jardin d'enfants fut un échec total. Avant que l'année se termine, ma mère accepta un nouveau poste dans l'école du quartier. On m'envoya à la crèche de l'école destinée aux mères qui travaillaient, à vingt minutes de marche de la maison, sur des sables brûlants en été et dans la boue en hiver.

\* \*

Deux cent mètres sableux et presque une année-lumière séparaient la résidence des lotissements du camp de transit Maabara, installé de l'autre côté de Ramat Hachayal. Le camp était composé de cabanes bâchées. Certes, elles semblaient un peu plus neuves que celle de mon grand-père dans le quartier de Nordia au cœur de Tel-Aviv, mais en revanche elles n'avaient pas de plancher qui aurait pu empêcher les inondations à chaque fois qu'il pleuvait. Les commodités sanitaires, avec des robinets d'eau au grand air et des toilettes extérieures, étaient en tout point identiques. Le Maabara – que je pense avoir reconnu quelques années plus tard dans le film *Sallah Shabati* d'Ephraïm Kishon – inspirait un sentiment de crainte mais aussi de malaise. Des voisins sous le choc rapportèrent qu'ils avaient vu des hommes et des jeunes garçons de là-bas chaparder des légumes dans les petits potagers des lotissements.

Les enfants du Maabara n'allaient pas à la crèche des femmes qui travaillaient. Y en avait-il seulement une dans le camp? Pourtant, leurs mères et leurs sœurs étaient tellement désireuses de se trouver n'importe quel emploi. Elles avaient l'habitude de rôder autour des lotissements, à la recherche de ménages ou de lessives occasionnels. Les jeunes maîtresses de maison dans notre immeuble, certaines salariées comme ma propre mère, pouvaient se permettre de payer les quelques *groushim* demandés pour leurs services. Il est vrai que les

Israéliens étaient tous pauvres dans les années cinquante mais, comme chacun sait, tout est relatif.

J'ai appris à lire l'heure avec des femmes qui avaient l'âge de mes grands-mères. Avec beaucoup de patience, ma mère expliquait à chaque nouvelle femme de ménage comment on mesurait le temps. Elle dessinait sur une feuille de papier un cadran de montre pour expliquer que la rémunération était liée au nombre de tours des grandes et petites aiguilles, signalés par des chiffres.

Un jour, une petite fille d'environ dix ans arriva du Maabara jusqu'à l'immeuble. Vêtue d'une robe en lambeaux, elle tenait à la main une bouteille d'Amma, le seul détergent disponible à cette époque. Je l'observais depuis la petite aire de jeux entre les deux immeubles. Elle frappait aux portes. La plupart ouvrait puis refermait après quelques minutes. Je trouvais étrange qu'elle portât avec elle une bouteille d'Amma vu que tout le monde devait en avoir chez soi. Essayait-elle de promouvoir ainsi ses services ? Il se pouvait qu'elle ne sût pas un mot d'hébreu. Elle avait le double de mon âge mais il était évident pour moi qu'elle était bien trop jeune pour quémander des travaux d'adultes à des personnes étrangères.

Ma mère s'est toujours souvenue de cette enfant qui lui laissa un sentiment de culpabilité. Elle l'employa pour deux heures, par charité ou encore par devoir. Elle lui enseigna comment lire l'heure et lui permit de revenir travailler. Le soir, j'espionnais les discussions des jeunes maîtresses de maison au sujet de cette nouvelle femme de ménage. Elles condamnaient toutes à l'unanimité les parents irresponsables qui envoyaient leur fille laver les sols et les escaliers au lieu de l'envoyer à l'école. Toutefois, il semblait bien cruel de lui opposer un refus. Peut-être serait-elle battue si elle rentrait chez elle sans un sou. Au moins, elle était nourrie par ses employeurs.

Les familles du Maabara à Ramat Hachayal furent plus chanceuses que les nombreuses autres, nouvelles immigrantes, envoyées dans les *moshavim*<sup>4</sup> récemment créés dans le couloir de Jérusalem, dans les montagnes ou très au sud. Ma mère revint profondément affligée d'une excursion avec les enseignants dans cette région. Elle avait vu une école qui était une simple cabane de bois ouverte au vent et à la

4. *Moshav* (plur. *moshavim*, littéralement « colonie », « village ») : communautés en coopératives agricoles de fermes individuelles sur des terres de l'état.

pluie. Par manque de sièges, des élèves étaient assis par terre sur un carrelage froid, en plein hiver. Leur enseignante était une jeune soldate sans aucune qualification. Ces nouveaux immigrants avaient très peu de notions d'agriculture, mais étaient censés subvenir à leurs besoins en travaillant la terre qui avait (délibérément) perdu ses paysans arabes<sup>5</sup>.

« *C'était absolument horrible* », répétait toujours ma mère des années plus tard quand la question des écarts économiques et sociaux entre les ethnies était devenue un sujet politique brûlant. On accusait l'*establishment* de négligence volontaire comme d'exploitation cynique. Ma mère, dévouée comme elle l'était au mouvement sioniste socialiste, considérait qu'une enseignante comme elle aurait changé la donne car elle n'aurait pas manqué d'améliorer la qualité de vie de ces enfants. « *Il était évident qu'à cette époque, les militaires recevaient des avantages en nature fantastiques – de plus gros salaires et des logements préférentiels – quand ils acceptaient de déménager* », se plaignait ma mère. « *Comment se fait-il que les enseignants n'aient pas reçu des offres similaires ? Je me serais volontiers installée ailleurs si l'on m'avait confié une mission de ce genre* ». Il ne venait pas à l'esprit de ma mère – ou de toute autre personne à cette époque – que l'État n'avait aucune envie que beaucoup de ces nouveaux venus deviennent des diplômés. Dans les années qui suivirent, les enseignants ont vu leur rémunération progresser deux à trois fois moins que celle des officiers et des sous-officiers<sup>6</sup>.

À la première occasion, mes parents vendirent leur petit appartement du lotissement et cherchèrent une location protégée dans le respectable quartier nord de Tel-Aviv. Ils pensaient avec raison que l'école bien établie du mouvement travailliste dans le voisinage assurerait un meilleur début dans la vie à leur petite fille de cinq ans. J'allais donc commencer mon éducation, loin du lotissement, du Maabara, des pauvres *moshavim* et des villes en développement où déjà la deuxième génération émergeait, noyée dans la même détresse.

\* \*

5. Voir l'article d'Adriana Kemp, « Immigrations de masse ou tempêtes de feu ; contrôle de l'État et résistance à la frontière israélienne » dans Hannan Hever, Yehouda Shenhav et Pnina Motzafi-Haller, *Mizrahim en Israël*, Institut Van Leer, Jérusalem, 2002 (en hébreu).

6. En 2003, un sous-officier gagnait deux fois plus qu'un professeur de lycée en Israël selon le journal financier *Globes* (Meir Stieglitz, *Globes Money Supplement*), 18 sept. 2003.

Les critiques fusaient régulièrement avec colère contre le sort fait aux nouveaux immigrants en provenance des pays arabes et à leurs enfants pendant ces années âpres. Toutefois, les ashkénazes et leurs enfants s'en défendent bec et ongles. Comment pourrait-on les accuser d'être responsables de quelque manière que ce soit du traitement injuste subi par les *Mizrahim*? Les nouveaux immigrants arrivés d'Europe de l'Est n'ont-ils pas connu eux-mêmes des épreuves terribles pendant les années quarante et cinquante? «*Tout le monde en bavait ici*», dit la sagesse populaire. «*Il n'y a pas une souffrance marocaine particulière. Comment peuvent-ils se permettre d'être aussi agressifs?*»

Les Israéliens, même la troisième génération, abordent difficilement la question des désastres endurés par l'immigration de masse. Les *Mizrahim* n'ont pas simplement connu la pauvreté, le chômage, les logements misérables et le manque d'éducation. Si l'on cherche à bien comprendre, on découvre qu'ils ont été jetés violemment et cruellement en bas de l'échelle sociale à cause de leurs origines ethniques.

Au début des années cinquante, la plupart des Juifs ashkénazes qui avaient leur premier emploi en Israël, avaient déjà acquis des compétences professionnelles et étaient propriétaires de leur logement. Même les Yéménites arrivés depuis longtemps, constituant une petite minorité, appartenaient presque à la société moyenne. Les classes réellement laborieuses étaient constituées d'Arabes, de paysans et de travailleurs – qualifiés ou non – qui cherchaient à joindre les deux bouts en ville. Après la guerre de 48, les Arabes avaient disparu. Expulsés du pays pendant la guerre, ils avaient payé le prix fort au nom du concept judéo-sioniste d'un État juif à majorité juive. Au même moment, des Juifs survivants de l'enfer européen débarquaient dans le nouveau pays. On dut faciliter rapidement leur intégration. Il fallait dans l'urgence produire de la nourriture, construire des maisons et subvenir à leurs premiers besoins.

Les nouveaux arrivants étaient pour la plupart des marchands ou des travailleurs qualifiés, selon les traditions sociales des Juifs d'Europe. Ils étaient incapables d'être employés dans l'industrie, de construire des routes ou de cultiver la terre, travaux essentiels pour absorber la population croissante. L'État juif, enfanté dans la douleur, une fois les habitants non juifs expulsés des zones sous son contrôle, avait un besoin urgent en ressources humaines pouvant remplacer les indigènes chassés du pays. L'État dépêcha les meilleurs de ses agents, hommes et

femmes, au Maroc, en Irak et dans les autres pays arabes. Ils se mirent à importer une masse de Juifs dont on avait grandement besoin.

Ces Juifs devaient être la solution immédiate à une série de problèmes : faire pencher la balance démographique en faveur de la population juive ; rejoindre les masses laborieuses nécessaires à la production ; gonfler les bataillons de jeunes combattants au sein des forces armées israéliennes.

«*Les Juifs des pays arabes étaient attendus comme bras pour travailler et pour combattre*», comme l'a bien résumé l'historien Tom Segev<sup>7</sup>. Dans les pays désignés, le message sioniste fut bien entendu, dépassant même toutes les espérances. Les délégués du Mossad tenaient un discours messianique : la résurrection du peuple d'Israël dans sa terre historique. Dans les communautés, la pression était telle que personne ne pouvait se dérober. Le fort sentiment anti-juif, qui se manifesta après le traitement jugé injuste et cruel envers les populations arabes palestiniennes, fut bénéfique au projet sioniste. On transféra alors des centaines de milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, de bébés et de vieillards par-dessus la Méditerranée et les déserts.

Dernièrement, on a mis en lumière des aspects sinistres de cette entreprise d'immigration de masse organisée. Des chercheurs ont montré avec quelle incroyable dureté les immigrants furent traités. Le D<sup>r</sup> Esther Meir-Glitzenstein a documenté comment les Yéménites étaient morts de faim dans les déserts au Yémen. Ces victimes ont été ignorées jusqu'à être effacées des mémoires alors que l'on mettait officiellement en avant le mythe enchanté de l'opération «*Tapis volant*» : le transfert quasi complet des Juifs du Yémen<sup>8</sup>. Des milliers de personnes furent finalement embarquées dans des avions. Elles étaient affamées, malades et désorientées, après avoir vécu des semaines voire des mois dans le désert, sans abri véritable, sans eau et sans nourriture. De plus, quelques-uns de leurs nouveaux-nés avaient disparu. Il semble clair – les archives gouvernementales ne sont pas ouvertes au public jusqu'à aujourd'hui car l'État s'y oppose – que les bébés furent donnés en secret pour adoption à des couples aisés sans enfant. On déclara alors que les familles biologiques n'étaient pas à même de s'en occuper.

7. Tom Segev, «*Les enfants du paradis*», dans *Haaretz* du 20 septembre 2002.

8. *L'exode des Juifs du Yémen : une opération ratée, un mythe précurseur*, éditions Resling, 2011 (en hébreu).

En 2003, le Dr Yigal Bin-Noun de la Sorbonne à Paris, a mis en évidence, à la stupéfaction générale, le rôle du Mossad et du gouvernement israélien dans un désastre maritime déploré en 1961, où plusieurs dizaines de Juifs marocains ont perdu la vie. Dans sa conférence de Jérusalem et dans des interviews accordées aux médias, Bin-Noun, posant la question : « *Le Mossad et le ministère des Affaires étrangères voulaient-ils que le navire Egoz coulât en 1961 ?* », présente des protocoles de l'époque rapportant sans équivoque qu'un « accident » serait le meilleur moyen pour forcer le roi du Maroc à laisser sortir les Juifs en masse.

Quand les nouveaux arrivants se trouvèrent dans des grandes tentes ou des camps de baraquements préparés à la hâte, il fut trop tard pour regretter d'avoir pris la route vers la Terre promise. La recherche universitaire a montré que, pendant cette période, l'*establishment* sioniste censurait les lettres des nouveaux immigrants pour qu'ils ne découragent pas leurs proches laissés au Maroc de se joindre à cet exode. Les immigrants qui se plaignaient dans leur correspondance privée de leur sort en Israël étaient convoqués pour réprimande et priés d'écrire des propos plus avenants<sup>9</sup>.

\* \*

La problématique « pyramide sociale inversée », longuement discutée par les premiers penseurs sionistes<sup>10</sup>, a poursuivi de sa malédiction le peuple juif en route pour la Palestine. Il est certain que depuis le Moyen Âge, le peuple juif fut toujours identifié par ses classes moyennes<sup>11</sup>. Le but premier du sionisme socialiste était d'inverser cette pyramide afin de construire une société normale et saine, avec une large base de travailleurs à la production. Dans les faits, ce nouveau concept était envisageable uniquement s'il existait assez de Juifs pauvres incapables d'accéder à des emplois intellectuels et donc prêts à se tourner vers de durs labeurs physiques.

À l'évidence, la question se posait. Tout naturellement, les Juifs ont souvent poussé les enfants vers les études en aspirant à l'excellence – un

9. « Le facteur est en haut de l'escalier et me dit de me taire », *Yédiot Acharonot*, 29 mars 2010 (en hébreu).

10. Dov Ber Borochov (1881-1917) fut le premier à utiliser cette définition.

11. Voir aussi Friedrich Heer, *L'univers du Moyen Âge, Le Juif et la femme*.

principe bien connu des classes moyennes dans toutes les sociétés modernes. En Europe, les Juifs ont toujours passé pour une classe bourgeoise de marchands et de professions libérales<sup>12</sup>.

C'est ainsi que vivaient les Juifs dans les petites villes de Pologne, Russie, Roumanie et Hongrie. Il en était de même dans les quartiers juifs en Afrique du Nord, Iran, Yémen et Irak.

Pendant de nombreuses générations, les Juifs des pays arabes vivaient – comme les autres Juifs dans le monde – à l'intérieur de populations non juives. Il est communément accepté qu'ils vivaient en bonne intelligence avec ces communautés, formant – à l'instar des Juifs européens – une partie non négligeable de la classe moyenne. Comme les Juifs d'Allemagne qui se considéraient comme des Juifs loyaux sous tous rapports, nonobstant leur religion, les Juifs du Maroc se disaient aussi des Marocains fidèles. L'occupation coloniale française voyait dans les Juifs des indigènes, mais elle leur permit de poursuivre leur processus d'européanisation en s'associant aux élites françaises et en jouissant de leurs privilèges.

La jeune société israélienne, caressant le rêve d'une unité nationale fondée sur des racines culturelles et une identité ethnique, s'est engouffrée, en pleine conscience, dans l'un de ses pires conflits qui n'en finit pas de la tourmenter depuis des dizaines d'années. On déclara alors que le concept de nationalité juive était en parfait accord avec le concept de religion juive. Tous les immigrants de pays et d'ethnies complètement différents ont accepté cette fiction d'« unité nationale ».

Il est impressionnant de constater comment les immigrants d'Europe de l'Est ont réussi à se réinventer. Qu'eux et leurs enfants aient parlé principalement le yiddish, qu'ils aient financé de nombreuses institutions et qu'ils aient pu construire pendant des années un bon système d'éducation, les a sans nul doute aidés. Toutefois, après la création de l'État, l'afflux de masses juives si différentes de ces Juifs européens, porte atteinte à la cohésion relative de la communauté initiale. Les nouveaux immigrants parlaient une variété de dialectes arabes, s'habillaient comme des Arabes, mangeaient de la nourriture arabe et célébraient leurs mariages ou toute autre cérémonie familiale dans un style arabe

12. Comme le confirme avec précision l'étude universitaire de Maristella Botticini et de Tzvi Eckstein, *The Chosen Few: How Education Shaped Jewish History, 70-1492*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 2012.